

# De la politique naturelle au nationalisme intégral

François Natter

1972

*La librairie philosophique J. Vrin vient de publier une excellente anthologie de Charles Maurras dont les textes ont été choisis par deux maîtres-assistants à Paris-Sorbonne ; François Natter, Doyen de la FACLIP, et Claude Rousseau, professeur à la FACLIP, avec la collaboration de Claude Polin également maître-assistant à Paris-Sorbonne et professeur à la FACLIP. Ces professeurs ne sont pas inconnus des abonnés des Cahiers auxquels ils collaborent et nous sommes heureux de publier ci-dessous l'introduction de cet ouvrage que tous nos lecteurs voudront avoir<sup>1</sup>.*

Le choix des textes réunis dans ce recueil, nécessairement partiel, vise seulement à donner au lecteur pour qui Charles Maurras n'est qu'un nom, souvent honni et voué à tous les opprobres, un aperçu objectif d'une œuvre considérable maintenant difficile à trouver, puisque, à part *Mes idées politiques*, elle n'a pas été rééditée récemment.

De cette œuvre, nous ne présentons ici que l'aspect politique. Les quelques textes autobiographiques et les quelques poèmes cités servent en premier lieu à introduire et à éclairer la pensée politique. Nous avons délibérément laissé de côté, faute de place, une partie importante de cette œuvre : la poésie, les contes philosophiques, les écrits sur la Provence, la Grèce, l'Italie, la critique littéraire, la polémique.

Dans la dernière année de sa vie, Maurras a veillé lui-même au choix et à l'agencement de ses *Œuvres capitales*<sup>2</sup>, quatre volumes, dont un seul est consacré aux *Essais politiques* ; les trois autres comprennent : un recueil

---

<sup>1</sup> *De la politique naturelle au nationalisme intégral*. Librairie Vrin, 6, Place de la Sorbonne Paris V<sup>e</sup>, Prix 36 F (310 pages).

<sup>2</sup> Flammarion, édit., 1953.

d'*Essais littéraires* ; un autre, *Le berceau et les Muses*, évoque les souvenirs d'enfance, la Provence, regroupe l'œuvre poétique ; *Sous le signe de Minerve* rassemble divers essais philosophiques, contes, méditations sur la Grèce et la Provence, genèse de sa propre pensée. Il est ainsi facile de constater que l'œuvre nommément politique retenue par Maurras ne constitue que le quart de ce qu'il a jugé, au terme de sa vie, être son œuvre capitale.

C'est néanmoins d'abord comme penseur politique que Charles Maurras a marqué son époque. Sa vie a été vouée à un dur et passionné combat politique : commencé à la fin du siècle dernier, il ne s'acheva qu'à sa mort, le 16 novembre 1952. Il était entré en politique comme on entre en religion.

Sa pensée politique n'est pas seulement exposée dans les nombreux ouvrages mentionnés dans la bibliographie, mais pour ses contemporains, ce fut aussi et surtout l'Action française dont le premier Comité se réunit le 8 avril 1899. Le premier numéro de la revue « grise » bimensuelle d'Action française, fondée avec Henri Vaugois et Jacques Bainville, parut le 15 juillet de la même année. En juillet 1904, Léon Daudet y apporta son adhésion et son concours. En mars 1908, *L'Action française, organe du nationalisme intégral*, devint quotidienne et parut jusqu'au 24 août 1944. Pendant ces trente-six années, Maurras y publia chaque jour un copieux article intitulé *la Politique*, qui occupait souvent une page entière du journal. Inspirés du double amour fervent et lucide à la fois de la France et de la vérité, ces articles abordaient tous les aspects de l'actualité, politique, assurément, mais aussi philosophique et littéraire. De l'analyse de l'événement quotidien, Maurras tirait la leçon éternelle. Puissamment doué pour la satire, il excellait dans la polémique et s'y engageait avec une virulence et une ardeur qui lui valurent, autant et plus encore que la conclusion monarchiste de son *nationalisme intégral*, des haines frénétiques et des dévouements passionnés. Admiration enthousiaste de ceux qu'il avait convaincus par la rigueur mathématique de sa démonstration, de la nécessité d'une restauration monarchique : « camelots du Roi » et étudiants, qui se retrouvaient pour entendre la parole du Maître à l'Institut d'Action française, rue Saint-André-des-Arts, ou ligueurs d'Action française<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Ils prêtaient le serment suivant :

*Français de naissance et de cœur, de raison et de volonté, je remplirai tous les devoirs d'un patriote conscient.*

*Je m'engage à combattre tout régime républicain. La République, en France, est le règne de l'Étranger. L'esprit républicain désorganise la défense nationale et favorise des influences religieuses directement hostiles au catholicisme traditionnel. Il faut rendre à la France un régime qui soit français.*

*Notre unique avenir est donc la monarchie, telle que la personnifie l'héritier des quarante rois qui, en mille ans, firent la France. Seule, la*

Haine farouche de ceux qu'il fustigeait et dénonçait quotidiennement comme ennemis de la France, dirigeants et partisans du régime républicain et de ses partis, démocrates anticléricaux ou chrétiens opportunistes ou raciaux, marxistes, socialistes ou communistes, libéraux ou germanophiles.

La III<sup>e</sup> République tenta d'écraser cet irréductible adversaire par plusieurs condamnations.

Le 24 janvier 1945, à la faveur d'un procès qui fut, selon lui, la revanche de « l'Affaire Dreyfus », Maurras fut condamné à la détention perpétuelle et à la dégradation nationale par la Cour de Justice du Rhône. Il n'en sortit que le 16 mars 1952, après 2 749 jours d'emprisonnement (de sa 77<sup>e</sup> à sa 84<sup>e</sup> année) à la suite d'une grâce médicale, pour être transféré dans une clinique de Saint-Symphorien-les-Tours où il mourut le 16 novembre 1952.

L'œuvre de Maurras polémiste a la violence et la passion des plus grandes satires politiques ou religieuses, *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, ou *Les Châtiments* de Victor Hugo. Toutefois, dans la sérénité de la vieillesse et le choix de ses œuvres capitales, Maurras a voulu comme oublier l'âpre souvenir des combats et des événements qui les firent naître pour ne conserver qu'une expression dépouillée et épurée de sa pensée politique.

Née de l'observation critique et de l'analyse aiguë, pénétrante de la vie politique et des phénomènes sociaux de la III<sup>e</sup> République, nourrie de l'étude de l'histoire et des théoriciens politiques, la pensée de Maurras est en prise directe sur le réel, exprimée à partir de l'événement quotidien dont le journaliste tire les leçons, selon une méthode toute empirique et d'une implacable rigueur logique.

C'est tout le contraire d'un système *a priori*. Maurras s'est toujours refusé à élaborer ses idées politiques en un système philosophique. Sa pensée s'est constituée, développée, formulée en fonction de la vie et de la réalité politiques, dans ses articles de *L'Action française*, dont l'essentiel a été rassemblé et classé dans le *Dictionnaire politique et critique*, par Pierre Chardon (Cité des livres, 1932), et le *Nouveau dictionnaire politique et critique*, par Jean Pellissier publié par les *Cahiers Charles Maurras*, ou concentré, remanié, organisé, complété par l'auteur lui-même dans ses principaux ouvrages politiques.

---

*monarchie assure le salut public et, répondant de l'ordre, prévient les maux publics que l'antisémitisme et le nationalisme dénoncent.*

*Organe nécessaire de tout intérêt général, la Monarchie relève l'autorité, les libertés, la prospérité et l'honneur.*

*Je m'associe à l'œuvre de restauration monarchique.*

*Je m'engage à la servir par tous les moyens.*

Le plan selon lequel nous avons présenté et groupé les textes de cette anthologie ne correspond ni à un système auquel Maurras a toujours répugné, ni à un classement chronologique. Il a simplement une commodité didactique.

Dans une première partie introductive, nous avons présenté Maurras tel qu'il s'est vu lui-même dans son œuvre autobiographique : l'enfant heureux, choyé, éduqué par des parents affectueux et attentifs, entouré des cercles concentriques et protecteurs de sa petite ville natale, Martigues, et de sa patrie provençale. C'est de cette expérience première, élémentaire, vivante, personnelle, intime, directe, essentielle, que Maurras tirera la notion fondamentale de politique naturelle.

Puis, après la terrible épreuve d'une surdité précoce, vinrent les troubles et les inquiétudes de l'adolescence, les tentations du romantisme. Il lui restera de cette crise une impossibilité ou un refus de la Foi, qui ne s'effacera qu'à ses derniers instants.

Mais les chimères romantiques seront bientôt vaincues.

D'autres textes, véritable confession intellectuelle, révèlent la genèse de la pensée politique; au terme de quelles influences, de quelles expériences, de quelles réflexions, de quels événements, le jeune et brillant journaliste qui débuta à Paris à l'âge de dix-huit ans passa de l'état de républicain théocrate à celui de sans parti, pour finalement conclure à la nécessité du nationalisme et de la restauration monarchique.

Les quelques poèmes qui concluent cette première partie révèlent la passion et le génie poétique de Maurras. Ces œuvres hermétiques, denses, fluides ou lapidaires sont comme la transposition, la sublimation symbolique de sa vie, de ses sentiments, de ses pensées.

La deuxième partie est l'exposé de la critique de la démocratie dans ses effets pratiques comme dans ses principes. Apparemment libératrice de l'homme, la démocratie ne peut en fait qu'engendrer le désordre dont l'individu prétendument affranchi est finalement la victime. C'est le règne de l'Or et de l'Étranger.

Les conditions réelles de la vie de l'homme sont établies dans la troisième partie, consacrée à la politique naturelle. D'abord l'inégalité protectrice de la famille, dans laquelle l'enfant reçoit infiniment plus qu'il ne donne, et d'où toute idée de contrat social est absente. Il existe une nature des choses et de l'homme sur laquelle l'induction empirique et la déduction religieuse, *politique naturelle et politique sacrée*, s'accordent : l'Homme naît dans telle famille et dans telle patrie et non dans telles autres, indépendamment de sa volonté. On ne saurait sans graves inconvénients aller contre cette nature de la société.

La politique vise donc à reconnaître les faits de nature, à étudier les lois de leur être.

Le cycle terminal de la société temporelle est la Nation ; l'État n'est que le fonctionnaire d'une société qui lui est antérieure.

La politique n'est donc pas autre chose *qu'une science expérimentale dont l'objet est la poursuite de constantes régulières et des lois statiques de la société*. Elle est fille de l'Histoire ; sa méthode est *l'empirisme organisateur*.

La recherche des meilleures conditions d'épanouissement et de prospérité de la société nationale aboutit au *nationalisme intégral*, pièce maîtresse de la pensée maurrassienne et conséquence nécessaire de la politique naturelle. C'est l'objet de notre quatrième partie. Le nationalisme intégral conclut à l'impérieuse et vitale obligation pour la France, si elle ne veut pas disparaître, de restaurer la monarchie, seule solution de rechange possible à l'impasse démocratique. La monarchie, c'est la royauté historique héréditaire de la France, dont la lignée est constituée des quarante rois qui, se succédant par primogéniture mâle, en mille ans firent la France. Maurras en démontre la nécessité avec une rigueur toute mathématique dans le vaste discours préliminaire de *l'Enquête sur la Monarchie* (1900–1924, repris sous le nom de *Vingt-cinq ans de monarchisme* dans les *Œuvres capitales*) : « L'institution d'une monarchie traditionnelle, héréditaire, antiparlementaire et décentralisée est-elle de salut public ? Il s'agit là du salut de la France : notre salut et le salut de tout ce qui peut renaître ou survivre de nous. »

Cet ordre temporel serait imparfait s'il n'était complété par l'ordre spirituel. L'Église catholique romaine, Église de l'ordre, est la garantie du nationalisme intégral.

La difficulté, c'est la réalisation pratique et effective d'une restauration monarchique. Les doctrines d'Action française n'ont pas trouvé, auprès des prétendants au trône de France, la faveur que Maurras était en droit de recevoir. En 1937, le duc de Guise fit connaître que les « enseignements de son école (l'A.F.) sont incompatibles avec les traditions de la Monarchie française ». L'attitude du comte de Paris n'a pas été moins réticente.

Quant au Saint-Siège, il ne fit pas meilleur accueil aux doctrines maurrassiennes. Le 29 décembre 1926, sous le pontificat de Pie XI, un décret du Saint-Office mit à l'index le journal *L'Action française* et plusieurs livres de Maurras, ce qui contribua considérablement à affaiblir le mouvement d'Action française. Il est vrai qu'un nouveau décret du Saint-Office en date du 10 juillet 1939, au début du pontificat de Pie XII, leva la prohibition de l'Action française et autorisa les catholiques à adhérer au mouvement. Néanmoins, l'Église devait, par la suite, évoluer dans le sens redouté par Maurras dans *Une campagne royaliste au Figaro*.

Charles Maurras accepta ces déceptions avec autant de courage et de sérénité que de patience. « Tout désespoir en politique est une sottise absolue », avait-il écrit en 1904, dans la préface de *L'Avenir de l'intelligence*.

Il pensait que la restauration monarchique pourrait se faire à la façon de celle de Charles II d'Angleterre par quelque général Monk, qu'il convenait d'éduquer en ce sens. Certains, à commencer par le comte de Paris lui-même, attendirent du Général de Gaulle (sous le premier ministère duquel Charles Maurras fut condamné en 1945 à la détention perpétuelle, et qui se déclara toujours adversaire acharné des idées maurrassiennes) qu'il rétablît la monarchie. Autant en a emporté le vent.

Envers et contre tout, le vieux prisonnier de la IV<sup>e</sup> République ne perdait pas l'espoir de voir ses disciples bâtir « l'arche nouvelle catholique, classique, hiérarchique, humaine, où les idées ne seront plus des mots en l'air, ni les institutions des leurres inconsistants, ni les lois des brigandages, ni les administrations des pilleries et des gabegies, où revivra ce qui mérite de vivre, en bas les républiques, en haut la royauté et, par-delà tous les espaces, la papauté ! Même si cet optimisme était en défaut et si, comme je ne crois pas tout à fait absurde de le redouter, la démocratie étant devenue irrésistible, c'est le mal, c'est la mort qui devaient l'emporter, et qu'elle ait eu pour fonction historique de fermer l'histoire et de finir le monde, même en ce cas apocalyptique, il faut que cette arche franco-catholique soit construite et mise à l'eau face au triomphe du Pire des pires. Elle attestera dans la corruption éternelle et universelle, une primauté invincible de l'Ordre et du Bien. Ce qu'il y a de bon et de beau dans l'homme ne se sera pas laissé faire. Cette âme du bien l'aura emporté, tout de même, à sa manière, et, persistant dans la perte générale, elle aura fait son salut moral et peut-être l'autre. »

En 1950, c'est encore un message d'espoir que, de sa prison de Clairvaux, il adressa au Français conscient. Rappelant que « pour que la France vive, vive le Roi », que « Rien n'est fini. Et si tout passe, tout revient », il conclut : « En sus de l'espérance, il existe, au surplus, des assurances et des confiances qui, sans tenir à la foi religieuse, y ressemblent sur le modeste plan de nos certitudes terrestres. Je ne cesserai pas de répéter que les Français ont deux devoirs naturels : compter sur le patriotisme de leur pays, et se fier à son intelligence ; ils seront sauvés par l'un et par l'autre, celle-ci étant pénétrée, de plus en plus, par celui-là : il sera beaucoup plus difficile à ces deux grandes choses françaises de se détruire que de durer ou de revivre. Leur disparition simultanée leur coûterait plus d'efforts que la plus âpre des persévérances dans l'être et que les plus pénibles maïeutiques du renouveau. »

Au terme de tant de combats, de si longues prisons, de profondes méditations sur la nature et l'avenir de l'homme, tout proche de la mort, Maurras l'agnostique pouvait écrire dans la *Prière de la fin* :

*... Ce vieux cœur de soldat n'a pas connu la haine  
Et pour vos seuls vrais biens a battu sans retour...*